

# La place de Max Weber dans le champ intellectuel français

*Droit et Société 9-1988*

Michaël POLLAK \*

---

## Résumé

---

Cette analyse de la réception de Max Weber en France permet de dégager un modèle plus général : parce qu'elle risque de mettre en question des traditions théoriques et les hiérarchies établies dans un champ intellectuel donné, l'introduction d'une œuvre étrangère coïncide généralement avec des moments de crise et l'avènement de nouvelles générations intellectuelles.

---

## Summary

---

This analysis of Max Webers' reception in France proposes a general model of interpretation. The introduction of a foreign theorist tends to question the established traditions and hierarchies in a given intellectual field. Therefore their reception usually coincides with moments of crisis and generational changes.

---

Avant la fin des années 1960, l'œuvre de Max Weber n'a trouvé qu'une diffusion très limitée en France (E.A. Tiryakian, 1966 ; M. Pollak, 1986). Comment expliquer cette relative étanchéité des sciences humaines françaises, et plus particulièrement de la sociologie, à cet auteur considéré comme un des « pères fondateurs » de la discipline ? L'absence de traductions avant 1959 en est la raison la plus évidente, mais la position encore marginale au sein du champ scientifique français de ceux qui avaient, avant cette date, promu Weber, rend mieux compte de cette réception tardive. Car si le champ scientifique est le lieu d'une lutte de concurrence qui a pour enjeu le monopole de l'autorité scientifique (P. Bourdieu, 1976), une œuvre étrangère se heurte nécessairement à une résistance, dans la mesure où elle risque de déranger

---

## L'AUTEUR

---

Michaël POLLAK  
Né en 1948 à Vienne, il a fait des études de sociologie et d'histoire à Linz (Autriche) et Paris. Actuellement chargé de recherche au C.N.R.S.. Fellow de l'Institut d'études avancées de Berlin. Il a enseigné aux universités de Cornell, Montréal, Salzbourg et Rio-de-Janeiro. Domaines de travail : histoire sociale des sciences sociales, problèmes d'identité en situation extrême. Publications : avec D. Nelkin, *The Atom Besieged*, Cambridge, M.I.T.-Press, 1981 ; Vienne 1900. *Une identité blessée*, Paris, Gallimard, 1984. Avec I. Oxaal, G. Botz, *Jews, Antisemitism and Culture in Vienna*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1987 ; *Les homosexuels et le sida. Sociologie d'une épidémie*, Paris, A.M. Métailié, 1988. Nombreux articles dans des revues françaises, allemandes, autrichiennes et américaines.

\* C.N.R.S., Paris, France.

l'ordre existant et le rapport de forces entre écoles et groupes autant qu'entre interprétations concurrentes de la réalité.

Il n'est pas étonnant alors que les temps forts de la réception de Max Weber correspondent aux moments de crise et de transformation des sciences sociales françaises : d'abord la dislocation de l'hégémonie du durkheimisme dans les années 1930, les débuts de l'expansion des sciences sociales entre 1958 et le milieu des années 1960 ensuite, et, finalement, le déclin du structuralisme à la fin des années 1970. A chacun de ces moments, le sort de Weber est intimement lié à la trajectoire de Raymond Aron : à son rôle d'intermédiaire entre la culture française et allemande dans les années 1930, à son travail de redéfinition des enjeux sociologiques au moment de l'institutionnalisation et de l'expansion de la discipline, au tournant des années 1960, et au « renouveau aronien » lié à la montée de la génération post-structuraliste, à la fin des années 1970 et au début des années 1980.

Pendant ces moments de crise, Max Weber fait partie des armes des nouveaux entrants, acteurs périphériques s'attaquant à l'orthodoxie établie. La promotion de Max Weber allait de pair avec une distanciation par rapport au contrat tacite d'adhésion à l'ordre qui définit la doxa dans le champ sociologique français. Dans ce cadre, la référence à Weber apparaît comme la mobilisation d'une ressource modulable en fonction de projets concurrents. Mais une telle utilisation est soumise à des contraintes spécifiques.

Les chances des promoteurs de se faire reconnaître en même temps que de faire connaître Weber dépendent aussi de leur rapport avec les traditions prédominantes dans la mesure où toute nouveauté scientifique risque d'être rejetée ou ignorée si elle ne peut être rapprochée de connaissances familières, par analogies ou par l'intermédiaire d'opérations logiques simples (G.S. Stent, 1972). Cette adaptation successive de Weber aux traditions sociologiques françaises est un processus cumulatif et conflictuel. En même temps, l'intégration de cet apport nouveau modifie ces traditions. La compréhension des formes sociales de ce processus à différents moments est un préalable à celle des contenus des interprétations données par les sociologues français de Weber, interprétations qui se mettent en place progressivement et à la périphérie avant de s'imposer au centre.

## 1. Les étapes

Parmi les auteurs allemands commentés et présentés dans l'*Année Sociologique*, Max Weber n'occupe pas de place particulière. Valorisant plus particulièrement les travaux correspondant à leur conception de la sociologie, les durkheimiens, plus attentifs dans les comptes rendus à Simmel, Sombart, Brentano, Schumpe-

ter et Michels, se montrent plutôt réticents à l'égard de Weber, difficilement classable entre l'histoire, le droit, la sociologie et l'économie. Les historiens économistes, eux aussi, reprochent à Weber de ne pas s'appuyer suffisamment sur des faits empiriques, de faire « rarement appel à l'histoire générale », d'avoir « de l'esprit capitaliste et du capitalisme une conception trop simpliste » (H. Hauser, 1927 ; H. Sée, 1926). Tout en reprenant à son compte certaines de ces critiques, Maurice Halbwachs, dans son article « Max Weber un homme, une œuvre », publié en 1929, met en avant la nouveauté méthodologique de l'enquête sur les ouvriers agricoles, caractérisée par une collecte de données d'une ampleur peu courante (M. Halbwachs, 1929). Halbwachs utilise alors Weber, rejeté par l'establishment historien, de façon stratégique dans sa tentative de rénovation des traditions durkheimiennes par l'introduction du travail d'enquêtes à grande échelle (A. Desrosières, 1985).

On se trouve, à la fin des années 1920, à un moment où les facteurs d'ouverture et d'innovation issus de l'école durkheimienne s'étaient métamorphosés en facteurs de traditionalisme, apanage de l'establishment universitaire (T.N. Clark, 1973 ; J. Heilbron, 1985). Dès lors, la rénovation de la sociologie se faisait à partir de la périphérie par de jeunes intellectuels philosophes, profondément déçus par la transmission routinière de savoirs et à la recherche d'un savoir répondant à leurs inquiétudes et à leur prise de conscience « de la tempête à venir » (R. Aron, 1983). Les camarades de Khâgne, parmi lesquels Jean-Paul Sartre et Paul Nizan, trouvent ce savoir dans la philosophie allemande (Husserl, Heidegger) et dans l'école néokantienne (Rickert, Weber). Dans ce climat de soif intellectuelle et d'engagement, Raymond Aron occupe un rôle central d'intermédiaire entre la sociologie française et allemande. En dehors de quelques pages consacrées à Max Weber dans la traduction française du livre de Sorokin sur les « Théories sociologiques contemporaines » (P.A. Sorokin, 1938), le livre de Raymond Aron sur la sociologie allemande est une des premières présentations systématiques de l'œuvre de Weber en France. Écrit à la demande de Célestin Bouglé, Directeur du Centre de Documentation Sociale de l'École Normale Supérieure, ce livre satisfait des critères proprement universitaires, tout en permettant une distanciation par rapport au durkheimisme en même temps qu'une distance critique par rapport aux défauts de la sociologie allemande (et de Weber), à savoir un penchant pour une autojustification permanente, les risques d'un relativisme total, l'absence d'étude de cas concret (R. Aron, 1983). Sans encore accorder à Max Weber une place à part, Aron souligne son rôle spécifique dans l'intégration d'une sociologie formelle et systématique (Simmel, Toennies) et d'une sociologie historique. Dans l'œuvre de Weber et des philosophes allemands de Dilthey à Rickert et Windelband,

Aron s'intéresse plus particulièrement au rapport entre histoire et théorie sociale et à celui entre savoir et pouvoir politique, d'où l'accent mis dans sa réception de l'œuvre webérienne sur les essais de théorie de la science ainsi que « Le Savant et le Politique » (R. Aron, 1935). Ce faisant, il touche également l'intelligentsia parisienne, cet important vecteur de la diffusion des idées en France. Sans que ses mémoires permettent d'établir si Raymond Aron a joué un rôle personnel au sein du Collège de Sociologie autour de Georges Bataille et Roger Caillois, la lecture de son livre a inspiré les discussions qui s'y déroulèrent (D. Hollier, 1979).

S'identifiant pleinement au personnage et à l'œuvre de Weber, Raymond Aron devient son promoteur infatigable à un moment où l'attraction exercée par la philosophie et la sociologie allemandes tend à croître et où l'évolution de l'Allemagne aurait dû rendre un tel rapprochement peu probable. Ce paradoxe s'explique par les affinités entre les questions existentielles que se posent les jeunes intellectuels et les thèmes de la philosophie allemande. Une période de réflexions diversifiées sur Weber s'ouvre en des lieux fort divers.

A côté de Raymond Aron, Julien Freund, lui aussi, commence ses travaux sur Weber à la fin des années 1930. Des cercles trotskistes en rupture avec l'orthodoxie marxiste se réfèrent également, dès les années 1930, aux écrits de Weber sur la bureaucratie pour s'attaquer aux tendances bureaucratiques dans les partis communistes et en Union Soviétique (S. Weil, 1933). La guerre, sans interrompre ces réflexions, en réduit les manifestations extérieures. Après la guerre, la domination exercée par Georges Gurvitch sur la sociologie universitaire et l'hégémonie communiste dans le milieu intellectuel parisien, vouent ces réflexions à une existence « souterraine ». Elles deviennent pleinement « visibles » à la fin des années 1950 seulement.

Les critiques qu'adresse Gurvitch à Max Weber, et indirectement à Raymond Aron, se lisent parfois comme un véritable exercice d'exorcisme, inhabituel dans la littérature scientifique. Son agressivité verbale augmente à mesure que l'on approche de la fin des années 1950 (M. Pollak, 1986). On peut établir un rapport entre la violence des propos tenus par Georges Gurvitch et ses fidèles d'un côté, et les changements intervenus dans la concurrence universitaire en sociologie, de l'autre. Après sa reconnaissance définitive en 1958 par la création d'un diplôme de licence, l'expansion de la discipline ne pouvait qu'être dommageable aux situations de monopole et on est tenté de ne voir dans l'agressivité verbale de Gurvitch et des siens que l'expression d'une réaction aigrie de défense face à la concurrence montante. Cependant, sans nier ces facteurs, on doit considérer qu'une telle réduction des enjeux à une lutte de pouvoir institutionnel occulte les questions

proprement théoriques et politiques que symbolise le conflit entre Gurvitch et Aron.

Bien que la sociologie de Gurvitch ne corresponde plus à la classification « positiviste » qui distingue, selon Aron, la sociologie française de la sociologie allemande qu'il juge « spiritualiste », elle partage avec le durkheimisme l'aspiration à devenir une science globale répondant au problème posé par la dissolution des liens sociaux traditionnels dans les sociétés industrielles modernes (Gurvitch, 1958). Pour résoudre ce problème, Durkheim avait imaginé la restauration d'une discipline par une nouvelle morale collective ; Gurvitch voit émerger de nouvelles « sociabilités » qui, la référence proudhonienne interposée, restent empreintes de nostalgies préindustrielles. Présentant Weber comme le penseur de la singularité historique de notre civilisation industrielle occidentale et de sa rationalisation inéluctable (R. Aron, 1935), Aron en fait la référence sociologique par excellence qui devrait permettre une réconciliation définitive de cette science avec la société industrielle, notamment par l'abandon de toute rhétorique implicite ou explicite, utopiste ou révolutionnaire. En caricaturant, on pourrait dire qu'Aron est le sociologue de l'adaptation à la réalité industrielle et à la rationalité qui lui est inhérente et non plus de son dépassement.

L'opposition entre Gurvitch et Aron n'est donc pas un simple conflit entre personnes de caractère différent, mais entre une conception théorique totalisante et dialectique, d'un côté, et anti-dialectique refusant une théorie générale et globale de l'autre, la première insistant sur la primauté des « nous » (groupes, classes, sociétés) dans la vie humaine que la deuxième interprète essentiellement en termes d'une addition d'expériences individuelles. Politiquement, la première de ces deux conceptions prend l'aspect d'une vision utopique, antiétatique et anticonformiste misant sur la capacité collective des dominés à inventer de nouvelles formes de gestion de la réalité, la sociologie aronienne en revanche affirme l'efficacité des formes de gestion bureaucratiques modernes. D'où le qualificatif de « néohégélien » avec lequel Gurvitch caractérise Aron (G. Gurvitch, 1962).

L'élection de Raymond Aron, en 1957, à une chaire de sociologie à la Sorbonne, augmente les chances de diffusion de Weber en France, une diffusion favorisée par les traductions successives qui débutent, en 1959, avec la publication en français de *Le savant et le politique* (M. Pollak, 1986). La plupart des traductions françaises paraissent entre 1959 et 1971 : *Le savant et le politique*, en 1959 ; *La morale économique des grandes religions*, en 1960 ; *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, en 1964 ; *Essais sur la théorie de la science*, en 1965 ; *Le judaïsme antique*, en 1970 ; le premier tome d'*Économie et Société*, en 1971. La publication des traductions ne reprend que dix années plus tard avec *La Ville*, en 1981, et

*La sociologie du droit*, en 1986. Ces traductions sont accompagnées d'une intense activité de commentaires des textes, d'érudition et d'exégèse (voir surtout R. Aron, 1967 ; J. Freund, 1968, 1969) dans la continuité des débats sur les grands classiques, menés de préférence dans les revues de sociologie générale (*Archives Européennes de Sociologie*) et de sociologie religieuse (*Archives de Sociologie des Religions*).

Ces discussions portent tout d'abord sur le bien-fondé des interprétations données par Max Weber sur l'éthique économique des différentes religions, notamment sa thèse sur l'éthique protestante et l'esprit du capitalisme (cf. par exemple M. Luthy, 1963 ; J. Freund, H. Luthy, 1964 ; F. Raphaël, 1970) ainsi que sur les enseignements qu'on peut tirer de la démarche wébérienne en sociologie du développement (H. Desrosche, 1961).

Guidées par un souci pédagogique et historique, ces présentations donnent de Weber et de son œuvre une image plus ambivalente que son interprétation « libérale » aronienne. Jouant un rôle essentiel dans la diffusion de Weber en France, ces commentaires n'aspirent pas forcément à l'inscrire dans une conception spécifique de la sociologie. A plus long terme, les traductions constituent en soi une contrainte permettant d'un côté un contrôle plus rigoureux des usages différenciés de textes peu connus, et de l'autre, ouvrant la voie à de nouvelles réflexions, dont on pourra dresser un inventaire comparatif.

Dès lors, cette diffusion participe à la transformation de la sociologie française dont Raymond Aron est l'initiateur et le médiateur sans que lui-même la mène personnellement à bien. Dans sa double lutte contre l'intellectuel engagé (Sartre) et la grande théorie universitaire (Gurvitch), il jette les bases d'une redéfinition de la fonction sociale du sociologue et de la sociologie, d'une transformation du cadre de référence théorique, et met l'accent sur le travail empirique.

La croissance de la discipline et l'arrivée d'une nouvelle génération ont été, sans aucun doute, le moteur essentiel de cette transformation. Aron, lui-même, décrit son rôle comme celui qui prépare le terrain à une génération future de sociologues quand il dit « appartenir à une génération intermédiaire entre celle des disciples directs de Durkheim et la génération pour laquelle la conversion de la philosophie à la sociologie implique les recherches empiriques », à celle aussi qui « n'est pas allée jusqu'au bout de la conversion » (R. Aron, 1983). S'ajoutent à ces éléments structurels des évolutions intellectuelles qui, elles aussi, préparent le terrain à une réception plus large de Max Weber : la critique philosophique des ambitions théoriques globalisantes par Maurice Merleau-Ponty, et la critique marxiste de l'orthodoxie communiste.

Merleau-Ponty consacre un chapitre de son livre *Les aventures de la dialectique* à Max Weber. Il y lève plusieurs des objections

adressées à Weber, avant de montrer les « vertus » que contiennent les idées incriminées, à savoir l'auto-réflexion, l'élucidation qui permet de « théoriquement et pratiquement prendre possession de notre vie », et la sagesse politique (M. Merleau-Ponty, 1955). Cette argumentation importe autant par ce qu'elle dit explicitement que par les rapprochements qu'elle suggère et qu'elle rend possibles dans le champ intellectuel français. Contre la prétention à l'œuvre globale et totale (Gurvitch), Merleau-Ponty défend une lucidité issue de la conscience d'un savoir toujours limité. Contre un engagement politico-intellectuel qui se réduit à l'invention d'une formule magique donnant un sens à l'histoire, il souligne l'importance de l'analyse du monde politique (Aron). En s'adressant plus particulièrement à ses lecteurs marxistes, il présente les enseignements de Weber comme une des conditions d'une « dialectique sérieuse » : « Nous avons placé en tête de cette étude la tentative de Weber parce que, au moment où les événements allaient mettre à l'ordre du jour la dialectique marxiste, elle montre à quelles conditions une dialectique historique est sérieuse. Il y a eu des marxistes pour la comprendre, et c'étaient les meilleurs » (M. Merleau-Ponty, 1955).

En France, ces « marxistes wébériens », souvent d'obédience trotskiste, avaient été particulièrement intéressés par les analyses de la bureaucratie qui renforçaient leurs propres analyses du phénomène stalinien. Dans les années 1950, les sociologues des organisations et du travail, qui se situent pour la plupart d'entre eux à gauche, rencontrent les mêmes processus de bureaucratisation dans les entreprises et administrations qu'ils analysent. La revue *Arguments*, lieu de rencontre entre un courant politique et idéologique et des chercheurs formés à l'analyse empirique, consacre en 1960 un numéro au phénomène bureaucratique, numéro qui s'ouvre sur la traduction de la définition wébérienne extraite d'*Économie et Société*. On y trouve des articles tirés de recherches sociologiques (Bernard Mottez, Alain Touraine) à côté d'autres, davantage militants (Georges Lapassade, Pierre Fougeyrollas). Quelques années plus tard, cette discussion est reprise par Jean-Marie Vincent dans *L'homme et la société* (J.M. Vincent, 1968). A la fin des années 1950 émergent donc des courants de pensées dans lesquels la référence à Weber joue un rôle important et qu'on avait pu détecter dès les années 1930 sous forme de projets individuels. S'établissent alors des affinités intellectuelles entre ceux qui, à l'époque, se battent contre la domination au sein de l'Université, contre le marxisme dogmatique ou contre les deux à la fois. Ces groupes, qui s'opposent sur toutes les autres questions idéologiques, peuvent se saisir de la référence à Weber dans les luttes qu'ils mènent séparément au sein et en dehors de l'Université. La référence à Weber, cette ressource différenciée, devient alors un véhicule dans un processus qui s'étale sur plusieurs années et

dont l'enjeu est le renouveau de la sociologie universitaire et des cadres de pensée d'une intelligentsia marxiste. Dans un premier temps, des intellectuels de sensibilité trotskiste et des libéraux plutôt conservateurs ont pu se renforcer mutuellement dans cette lutte sans jamais avoir besoin de s'allier explicitement.

## 2. Champs et projets de réception

Après avoir dressé la chronologie et les enjeux de l'introduction de Weber dans la sociologie française, l'analyse des différents usages faits de la « ressource » Weber peut procéder en suivant des champs thématiques et des projets théoriques auxquels correspond, par ailleurs, la préférence marquée pour tel ou tel écrit de Weber.

Malgré le souci pédagogique, presque didactique, de ses présentations successives, le « Weber aronien » est lui aussi le produit d'une lecture sélective guidée par des conceptions à la fois politiques et théoriques. Qu'il s'agisse de son introduction à *La sociologie allemande contemporaine* (1935), de *La philosophie critique de l'histoire* (1950) ou des *Étapes de la pensée sociologique* (1967), Aron accorde une importance toute particulière aux deux conférences sur « Le savant et le politique », aux textes de théorie de la science et aux chapitres économiques d'*Économie et Société*. Par contre, la sociologie religieuse et l'analyse historique des grandes religions n'occupent qu'une place assez marginale dans ces présentations (ceci ne revient pas à suggérer une méconnaissance de la sociologie religieuse par Aron, mais un moindre intérêt). Weber devient ainsi un élément privilégié pour un cadre épistémologique dans lequel devraient s'insérer les enquêtes et recherches empiriques. Cette conception scientifique peut servir de légitimation à un libéralisme politique dans lequel disparaissent même les doutes et les inquiétudes wébériennes devant l'emprise croissante du monde rationalisé comparé à une « cage d'acier ». Pour Aron, tout au contraire, une plus forte rationalisation et automatisation mènent à la conquête de nouvelles libertés. Et là où Weber avait vu une lutte irréductible entre valeurs ultimes, cette lecture découvre dans l'équilibre de forces idéologiques un garant du pluralisme. Dans ce cadre, les sciences humaines deviennent les instruments du réajustement social permanent, une idée reprise à son compte par Michel Crozier dans ses tentatives de rapprocher la recherche sociologique de l'action (M. Crozier, 1966).

Cette conception est assez proche de celle qui, dans la tradition américaine, établit une complémentarité entre, d'un côté, la théorie structure-fonctionnaliste, et de l'autre, l'empirisme des enquêtes ou, exprimé en termes d'auteurs, entre Talcott Parsons et Paul Lazarsfeld, Robert Merton et les théories de psychologie sociale jouant un rôle de médiation (M. Pollak, 1984). Dans son souci

de revalorisation des grandes traditions théoriques européennes, Raymond Aron aurait certainement refusé une telle parenté, et ce n'est pas un hasard si « les étapes de la pensée sociologique » s'arrêtent avec Durkheim, Pareto et Weber, avec les penseurs européens du tournant du siècle, donc sans s'interroger sur la tentative de synthèse parsonienne.

Mais l'hypothèse d'une telle parenté trouve une sorte de confirmation dans l'évolution ultérieure de la sociologie française. En effet, François Bourricaud et Raymond Boudon apparaissent, à la fin des années 1970, comme les héritiers politiques légitimes de cette sociologie libérale. Pour légitimer leur « individualisme méthodologique », ils prennent Weber comme témoin et fondateur de ce courant, ce qui guide toute la présentation de leur dictionnaire de la sociologie. Or, le projet qui sous-tend cet « individualisme méthodologique » n'est guère différent de celui que ces mêmes auteurs avaient déjà promu dans les années 1950 : François Bourricaud en interprétant Parsons et Boudon en interprétant Lazarsfeld.

Malgré toutes les différences, cette filiation française opère une « dédramatisation » du message de Weber comparable à celle entreprise par Parsons qui avait déjà utilisé Weber pour fonder une vision optimiste du monde capitaliste moderne, en insistant notamment sur le rôle spécifique des « professionnels » et des « compétences spécifiques » s'opposant tout autant à l'idéologie marxiste de « l'homme aliéné », qu'à l'idéologie réactionnaire de l'« homme anomique ». Rappelant les fondements de l'individualisme parsonien, à savoir les traditions de l'humanisme païen et celle du christinisme, François Bourricaud, en suivant Parsons, fait de « l'individu comme centre de décision » l'objet par excellence de l'analyse sociologique (F. Bourricaud, 1977).

Cette relecture enchantée de Weber, penseur du « désenchantement du monde », se traduit, entre autres, par un statut privilégié accordé dans l'analyse sociologique à la rationalité en finalité, voire par la limitation de l'analyse sociologique à celle-ci. Ceci permet la construction de modèles formels comparables à ceux que propose la théorie économique qui renvoie à l'« homo economicus ». La réalisation du programme de l'« individualisme méthodologique » aboutit facilement à une coexistence entre formalisme théorique et empirisme, à une sociologie donc qui laisse le champ ouvert à un discours moral sur la liberté (R. Boudon, 1977). Constatant que la sociologie wébérienne, radicalement pluraliste, « constitue l'antidote le plus efficace aux diverses variantes du sociologisme scientiste », Boudon et Bourricaud sont amenés à des conclusions politiques proches de celles de Raymond Aron, sous la forme d'un appel moral à la « responsabilité qui est la contrepartie de la liberté du choix » (R. Boudon, 1977).

Cette filiation, qui mène de Aron à Boudon et Bourricaud, débouche actuellement moins sur une pratique sociologique que sur le renouveau dans le champ intellectuel français de la philosophie politique où la référence aronienne est nettement plus marquée encore qu'en sociologie. Ainsi, le « refus du sociologisme » et l'affirmation de l'« individualisme méthodologique » se fait plus généralement au nom de la philosophie, du droit (et, dans une moindre mesure, de l'histoire) contre les sciences humaines et, plus particulièrement, contre le structuralisme (L. Ferry et A. Renaut, 1984 ; Ph. Raynaud, 1980).

Tout naturellement, cette filiation d'une interprétation « néolibérale » de Weber, allant d'Aron aux philosophes de la génération post-68 en passant par Boudon et Bourricaud, connaît une large diffusion grâce aux programmes d'enseignement de l'E.N.A. et de l'Institut d'Études Politiques. On trouve des variations de cette lecture dans des ouvrages de polémique politique (L. Ferry, A. Renaut, 1985).

La transformation de Weber en penseur du néolibéralisme politique trouve un aboutissement chez Philippe Raynaud, qui voit en lui le « premier à penser une théorie pluraliste de l'activité rationnelle », à condition bien évidemment de relire Weber à la lumière des sociologues de l'organisation analysant les dysfonctionnements bureaucratiques, Robert Merton, Elton Mayo et surtout Michel Crozier (Ph. Raynaud, 1987). Ce faisant, Philippe Raynaud établit, en 1987, un pont, voire invite à une alliance sous la bannière de « l'individualisme méthodologique », entre – si l'on peut dire – les petits-enfants philosophes d'Aron et ceux qui, à la fin des années 1950, avaient importé Weber en passant par le structure-fonctionnalisme américain de l'analyse des organisations et du monde du travail.

Au départ, Weber avait pu servir dans ce contexte comme un antidote contre l'orthodoxie marxiste avant de devenir un point de référence important aussi bien dans la sociologie de l'action d'Alain Touraine que dans l'analyse du phénomène bureaucratique de Michel Crozier. Mais dans ces deux projets, Weber reste un apport théorique parmi d'autres. Touraine et Crozier ne l'invoquent pas pour légitimer toute leur démarche comme c'est le cas des représentants de l'« individualisme méthodologique ». S'agissant d'une lecture guidée par un intérêt thématique, le fonctionnement des organisations et du monde du travail, ces deux auteurs s'intéressent à l'analyse weberienne des différents types de rationalité et de domination plutôt qu'aux écrits épistémologiques plus présents chez les auteurs discutés plus haut. Dès sa « sociologie de l'action », Alain Touraine met en lumière une des lacunes de l'interprétation fonctionnaliste de Parsons « qui ne rend pas compte de l'inspiration macrosociologique de Weber, de son souci de comprendre l'originalité des sociétés rationalisées et les étapes

du désenchantement - Entzauberung - du monde moderne » (A. Touraine, 1965). De même, Touraine reste attaché dans ce livre, scientifiquement et politiquement, à certains thèmes de Gurvitch, à savoir aux différents niveaux d'analyse et, plus particulièrement, au refus d'opposer individu et société, « mais de reconnaître que l'individu ne peut être compris dans ses intentions et ses projets personnels si on le situe par rapport à une situation sociale définie en termes étrangers à ceux de l'action sociale » (Touraine, 1965). Son intérêt macrosociologique concernant la signification des actions collectives aboutira plus tard à son analyse des nouveaux mouvements sociaux. Chez Crozier, l'analyse des organisations mène à une théorie de l'acteur et de ses possibilités de jeu dans un système donné (M. Crozier, 1963 ; M. Crozier, E. Friedberg, 1977) qui le rapproche effectivement de certains développements de Boudon et des auteurs de l'« individualisme méthodologique », dont il se distingue toutefois par un ancrage dans des recherches empiriques concrètes.

Dans la génération post-aronienne, la curiosité de Pierre Bourdieu pour Max Weber résulte ni d'une reconstruction historique de la discipline, ni du souci de fonder sa démarche par une référence classique, mais répond à un problème d'interprétation rencontré lors de ses travaux ethnologiques en Algérie. Dans *Le métier de sociologue*, véritable traité contre tout dogmatisme méthodologique et théorique, Bourdieu définit son rapport aux classiques « en récusant, à partir de l'expérience de la pratique sociologique, certaines oppositions devenues rituelles dans une autre pratique, celle de l'enseignement philosophique... La question de l'affiliation d'une recherche sociologique à une théorie particulière du social, celle de Marx, de Weber ou de Durkheim par exemple, est toujours seconde par rapport à la question de l'appartenance de cette recherche à la science sociologique : le seul critère de cette appartenance réside en effet dans la mise en œuvre des principes fondamentaux de la théorie de la connaissance sociologique qui, en tant que telle, ne sépare aucunement des auteurs que tout séparerait sur le terrain de la théorie du système social » (P. Bourdieu, 1973). On trouve l'application de ce principe d'usage pragmatique de textes classiques pour la construction scientifique dans son article sur le champ religieux où il précise : « Pour se donner le moyen d'intégrer en un système cohérent, sans sacrifier à la compilation scolaire ou à l'amalgame éclectique, les apports des différentes théories partielles et mutuellement exclusives (apports aussi indépassables, en l'état actuel, que les antinomies qui les opposent), il faut tâcher de se situer au lieu géométrique des différentes perspectives, c'est-à-dire au point d'où se laissent apercevoir à la fois ce qui peut et ce qui ne peut pas être aperçu à partir de chacun des points de vue » (P. Bourdieu, 1971).

Dans son projet d'élaboration d'une sociologie du quotidien et d'une posture esthétique du sociologue, Michel Maffesoli par contre fait un travail de composition théorique à partir des auteurs classiques. Voulant montrer que l'individu et le social qui lui est corollaire « tendent à s'effacer dans le confusionnel », Maffesoli met l'accent sur une « socialité de base comme fondement de tout être-ensemble ». Récusant ainsi l'importance primaire des associations rationnelles et des intérêts dans la vie sociale, il est celui des sociologues français qui, à l'opposé de l'individualisme méthodologique, revendique à la limite le label d'approche « holiste » qu'il qualifie de « sociétale » (M. Maffesoli, 1985). Dans cette construction, il reprend de Max Weber l'image du polythéisme des valeurs dans les sociétés modernes. Mais contrairement à celui-ci, qui avait mis l'accent sur les luttes irréductibles et mortelles qui peuvent en découler, Maffesoli y voit le garant d'un équilibre contradictoire et tensionnel qui caractérise le pluralisme moderne. Cette interprétation « dédramatisée » de Weber rapproche cette lecture politique que fait Maffesoli de celle de Philippe Raynaud, dont le distingue toutefois le refus de l'individualisme méthodologique.

De la critique d'une sociologie s'articulant autour des notions « d'intérêt » et de « rapports de forces » est née la préoccupation d'une sociologie compréhensive soucieuse de l'analyse empirique et fortement influencée par l'ethnométhodologie. Patrick Pharo, en établissant la filiation qui mène de Weber à l'ethnométhodologie, en passant par Alfred Schutz, définit ce programme : « de serrer au plus près le sens et les motifs de l'action au moment où elle se déroule, et non pas de réduire les premiers à des mécanismes structurels dont la description ne pourrait avoir qu'un très lointain rapport avec le `sens subjectif` ou le `sens visé` de l'activité » (P. Pharo, 1985). Contrairement à l'« individualisme méthodologique », le programme empirique annoncé ici ne restreint pas le champ d'analyse aux seules actions rationnelles en finalité. Mais tout en invoquant Weber comme une sorte de référence d'origine, ce programme de recherche doit plus à la phénoménologie husserlienne, à la philosophie du langage ordinaire et à l'ethnométhodologie de Harold Garfinkel.

### **3. Max Weber : un révélateur**

Suivre l'introduction et la diffusion d'un auteur étranger permet d'inventorier la série des obstacles, mais surtout de relever les critères de sélectivité qui guident sa lecture et de relever la diversité des interprétations qui en sont faites. Dans une première période, le rejet de Weber est nuancé par une certaine curiosité à l'égard de sa thèse sur l'éthique protestante. Mais l'incompatibilité de sa démarche avec les traditions positivistes françaises limite sa

diffusion avant les années 1930. C'est la crise de ces traditions qui rend légitime la recherche de nouveaux apports à l'étranger. Dès lors, le sort de Weber dans le monde intellectuel français est intimement lié à la trajectoire de Raymond Aron et à son travail de redéfinition des enjeux sociologiques au moment de l'institutionnalisation définitive et de l'expansion de la discipline, au tournant des années 1960, qui inaugurent sa transformation tant du point de vue de ses cadres théoriques que de sa fonction sociale. Cette expansion de la discipline s'accompagne de sa différenciation théorique et méthodologique et de sa structuration.

Pendant cette période, la référence a pu servir de moteur à de telles transformations dans le champ sociologique français. Dans cet article, on a été amené à étudier la référence à un auteur étranger comme une ressource dans les conflits sociologiques en France. Un telle « mise à plat » transforme plutôt l'étranger Weber en révélateur des tensions et des pôles qui structurent la sociologie française, les rendant plus explicites et plus clairs.

Plus particulièrement, on a pu montrer comment l'héritage aronien ressurgit à la fin des années 1970 dans deux conceptions sociologiques proches du pôle du pouvoir : l'« individualisme méthodologique » et les philosophies du néolibéralisme mettent à sa disposition un discours de légitimation à la fois scientifique et politique et, plus ancrée dans l'analyse empirique, la sociologie des organisations promue par Michel Crozier est appliquée à l'analyse concrète du dysfonctionnement et des effets de politiques (et de stratégies) publiques et privées en vue de leur réajustement. Pierre Bourdieu, soucieux de l'autonomie et de l'indépendance scientifiques à l'égard du pouvoir, constitue en quelque sorte le pôle opposé dans le champ sociologique français, sans que cette opposition puisse être caractérisée par un label aussi commode que l'est l'« individualisme méthodologique ».

A cette caractérisation en termes de proximité et de distance sociale entre science et pouvoir, s'en ajoute une autre, intellectuelle, qui insère ces conceptions dans les grandes traditions des théories sociales. Ainsi, Philippe Raynaud oppose l'« individualisme méthodologique » « au courant holiste (prédominant dans la tradition de la sociologie française, depuis Comte et Durkheim), qui considère que la sociologie doit donner la priorité à l'étude des structures qui préexistent à l'individu » (Ph. Raynaud, 1987), un courant dont seul Michel Maffesoli se réclame explicitement. Cette opposition ne s'applique ni à Pierre Bourdieu, ni aux ethnométhodologues discutés plus haut. Leur défi à la fois théorique et méthodologique est plutôt de penser le lien entre l'individuel et le collectif au-delà du naturalisme durkheimien et d'un structuralisme qui a pu prendre parfois une forme rigide et dogmatique.

Ces oppositions théoriques et méthodologiques que révèle l'analyse de la référence wébérienne ne peuvent être complète-

ment réduites ni à des positions politiques, ni à des philosophies « sous-jacentes ». L'introduction, la traduction et la diffusion de Max Weber en France n'ont donc pas abouti à son intégration dans « une » tradition dominante. Tout au contraire, elles ont pu servir de moteur à une transformation du champ sociologique français marquée par la différenciation sociale et intellectuelle de la discipline, ce qui réduit les chances de chaque école de pensée d'accéder à une position hégémonique incontestée.

---

## Bibliographie

---

- ARON R., *La sociologie allemande contemporaine*, Paris, PUF, 1935.
- ARON R., *La philosophie critique de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1950.
- ARON R., *Les étapes de la pensée sociologique*, Paris, Gallimard, 1967.
- ARON R., *Mémoires*, Paris, Julliard, 1983.
- BOUDON R., BOURRICAUD F., *Dictionnaire critique de la sociologie*, Paris, PUF, 1982.
- BOURDIEU P., « Genèse et structure du champ religieux », *Revue française de sociologie*, XII, 1971.
- BOURDIEU P., *Le métier de sociologue*, Paris, Mouton, 1973.
- BOURDIEU P., « Le champ scientifique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2-3, 1976.
- BOURRICAUD F., *L'individualisme institutionnel. Essai sur la sociologie de Talcott Parsons*, Paris, PUF, 1977.
- CLARK T.N., *Prophets and Patrons. The French University and the Emergence of the Social Sciences*, Cambridge, Mass. Harvard University Press, 1973.
- CROZIER M., *La société bureaucratique*, Paris, le Seuil, 1963.
- CROZIER M., « La révolution culturelle », *Preuves*, 79, 1966.
- CROZIER M., FRIEDBERG E., *L'acteur et le système*, Paris, Le Seuil, 1977.
- DESROCHE H., « Religion et développement, le thème de leurs rapports réciproques et ses vocations », *Archives de Sociologie des religions*, 6, 1961.
- DESROSIERES A., « Histoire des formes : statistique et sciences sociales avant 1940 », *Revue française de sociologie*, 26, 2, 1985.
- FERRY L., RENAUT A., *Système et critique. Essais sur la critique de la raison dans la philosophie contemporaine*, Bruxelles, Ousia, 1984.
- FERRY L., RENAUT A., *La pensée 68*, Paris, Gallimard, 1985.
- FREUND J., *Sociologie de Max Weber*, Paris, PUF, 1968.
- FREUND J., *Max Weber*, Paris, PUF, 1969.

- FREUND J., LUTHY M., « Controverse sur Max Weber », *Preuves*, 14, 163, 1964.
- GURVITCH G., *Traité de sociologie*, Paris, PUF 1958.
- GURVITCH G., *Dialectique et sociologie*, Paris, Flammarion, 1962.
- HALBWACHS M., « Max Weber. Un homme, une œuvre », *Annales d'histoire économique et sociale*, 1, 1929.
- HAUSER M., *Les débuts du capitalisme*, Paris, Alcan, 1927.
- HEILBRON J., « Les métamorphoses du durkheimisme. 1920-1940 », *Revue française de sociologie*, 26, 2, 1985.
- HIRSCHORN M., *Max Weber et la sociologie française*, Paris, L'Harmattan, 1988.
- HOLLIER D., *Le collège de sociologie*, Paris, Gallimard, 1979.
- LUTHY H., « Calvinisme et capitalisme », *Cahiers Vilfredo Pareto*, 2, 1963.
- MAFFESOLI M., *La connaissance ordinaire*, Paris, Meridiens, Klincksieck, 1985.
- MERLEAU-PONTY M., *Les aventures de la dialectique*, Paris, Gallimard, 1955.
- PHARO P., « Problèmes empiriques de la sociologie compréhensive », *Revue française de sociologie*, 26, 1985.
- POLLAK M., « Projet scientifique, carrière professionnelle et stratégie politique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 55, 1984.
- POLLAK M., « Max Weber en France. L'itinéraire d'une œuvre », *Cahiers de l'I.H.T.P.*, 3, 1986.
- RAPHAEL F., « Max Weber et le Judaïsme antique », *Archives européennes de sociologie*, 11, 1970.
- RAYNAUD Ph., « Le sociologue contre le droit », *Esprit*, 3, 1980.
- RAYNAUD Ph., *Max Weber et les dilemmes de la raison moderne*, Paris, PUF, 1987.
- SEE H., *les origines du capitalisme moderne*, Paris, Colin, 1926.
- SOROKIN P.A., *Les théories sociologiques contemporaines*, Paris, Verin, 1938.
- STENT G.S., « Prematurity and Uniqueness in Scientific Discovery », in RASPE G., BERNHARD S., *Advances in Biosciences*, 8, Oxford, Pergamon Press, 1972.
- TIRYAKIAN E.A., « A Problem for the Sociology of Knowledge. The Mutual Unawareness of Emile Durkheim and Max Weber », *Archives Européennes de Sociologie*, 7, 1966.
- TOURAINÉ A., *Sociologie de l'action*, Paris, Le Seuil, 1965.
- VINCENT J.M., « Weber ou Marx ? » *L'Homme et la Société*, 10, 1968.
- WEIL S., « Bureaucratie », *Révolution Prolétarienne*, 158, 1933.

---

POUR EN SAVOIR PLUS...

---

- R. ARON, *Les étapes de la pensée sociologique*, Paris, Gallimard, 1967.
- J. FREUND, *Sociologie de Max Weber*, Paris, PUF, 1968.
- M. HIRSCHORN, *Max Weber et la sociologie française*, Paris, L'Harmattan, 1988.
- M. POLLAK, « Max Weber en France. L'itinéraire d'une œuvre », *Cahiers de I.H.T.P.*, 3, 1986.
- Ph. RAYNAUD, *Max Weber et les dilemmes de la raison moderne*, Paris, PUF, 1987.
- E.A. TYRYAKIAN, « A Problem for the Sociology of Knowledge. The Mutual Unawareness of Emile Durkheim and Max Weber », *Archives Européennes de Sociologie*, 7, 1986.